

L'Europe et le monde

xvi^e-xviii^e siècle

FRANÇOIS LEBRUN

L'Europe et le monde

XVI^e-XVIII^e siècle

Cinquième édition



ARMAND COLIN

Collection U

Histoire

Image de couverture : © akg-images / Pictures From History

Légende : détail d'un paravent (*byōbu*) nanban intitulé *Barbares du Sud*, par Kano Naizen (1570-1616)

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2012, 2016, 2018, 2024 pour cette nouvelle présentation

© Armand Colin, 1987, 1989, 1990, 1997, 2002, 2004

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-200-62619-8

SOMMAIRE

Avant-propos, *p. 9*

Bibliographie, *p. 11*

Le monde à la fin du *xv^e* siècle, *p. 13*

Les grandes découvertes, *p. 27*

Humanisme et Renaissance, *p. 39*

Les réformes religieuses, *p. 53*

L'Europe dans la première moitié du *xvi^e* siècle, *p. 67*

France, Angleterre et Espagne dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle, *p. 81*

L'Afrique, l'Asie et l'Amérique aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, *p. 97*

La politique européenne dans la première moitié du *xvii^e* siècle, *p. 111*

La France de 1598 à 1661, *p. 125*

L'Angleterre et les Provinces-Unies au *xvii^e* siècle, *p. 139*

Les États de l'Europe continentale au *xvii^e* siècle, *p. 153*

La France de Louis XIV (1661-1715), *p. 165*

Louis XIV et l'Europe (1661-1715), *p. 179*

La civilisation européenne au *xvii^e* siècle : baroque et classicisme, *p. 193*

Les progrès scientifiques et techniques en Europe aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles, *p. 205*

La croissance économique en Europe au *xviii^e* siècle, *p. 217*

La civilisation européenne au siècle des lumières, *p. 227*

La France de Louis XV et de Louis XVI (1715-1789), *p. 239*

L'Angleterre et les États de l'Europe du Nord-Ouest au *xviii^e* siècle, *p. 253*

Les États de l'Europe centrale, orientale et méditerranéenne au *xviii^e* siècle, *p. 263*

La politique européenne au *xviii^e* siècle, *p. 277*

Les problèmes coloniaux au *xviii^e* siècle
et la naissance des États-Unis d'Amérique, *p. 291*

Documents, *p. 307*

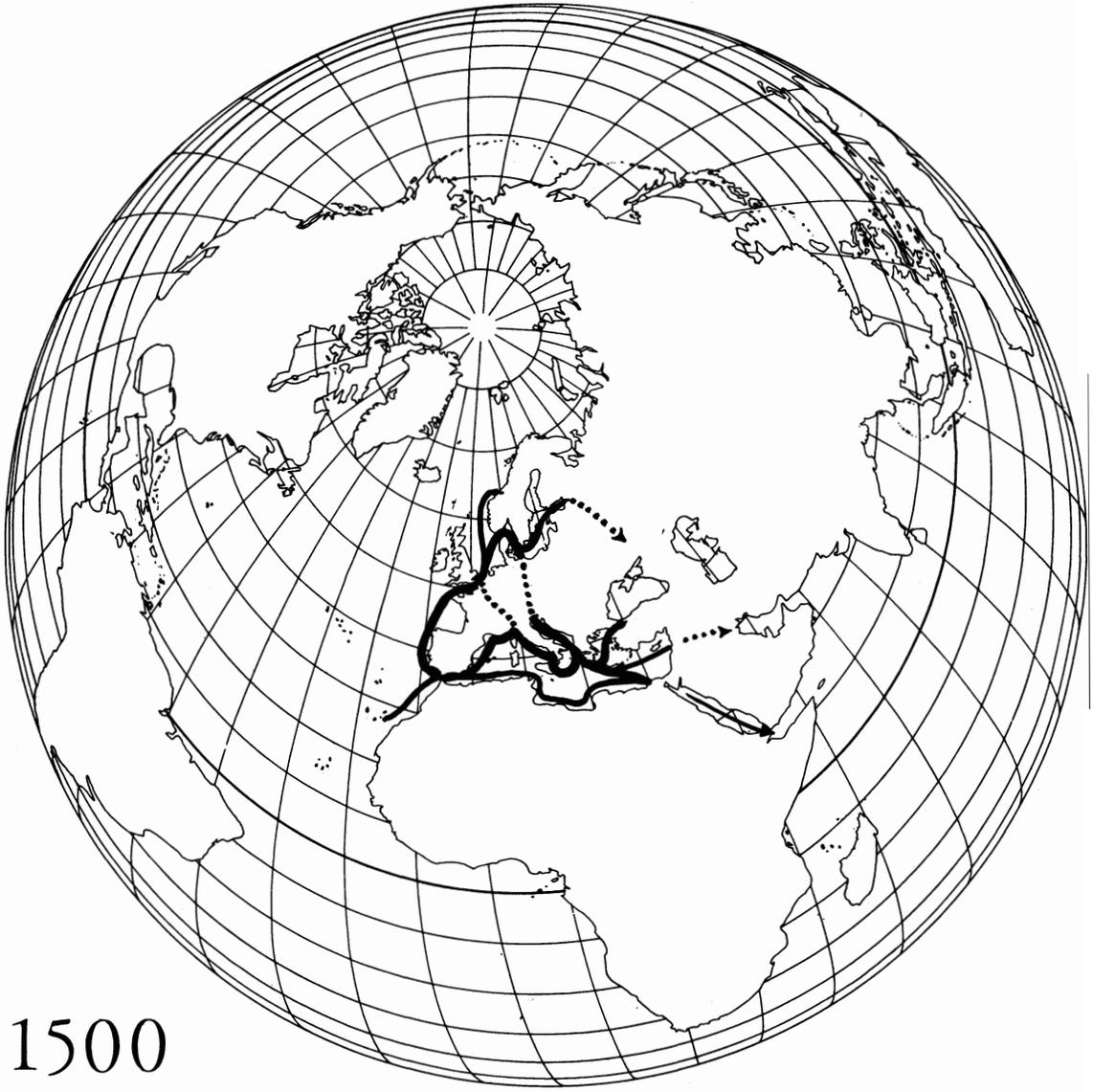
Glossaire, *p. 311*

Cartes, *p. 314*

Tableau chronologique, *p. 326*

Index, *p. 340*

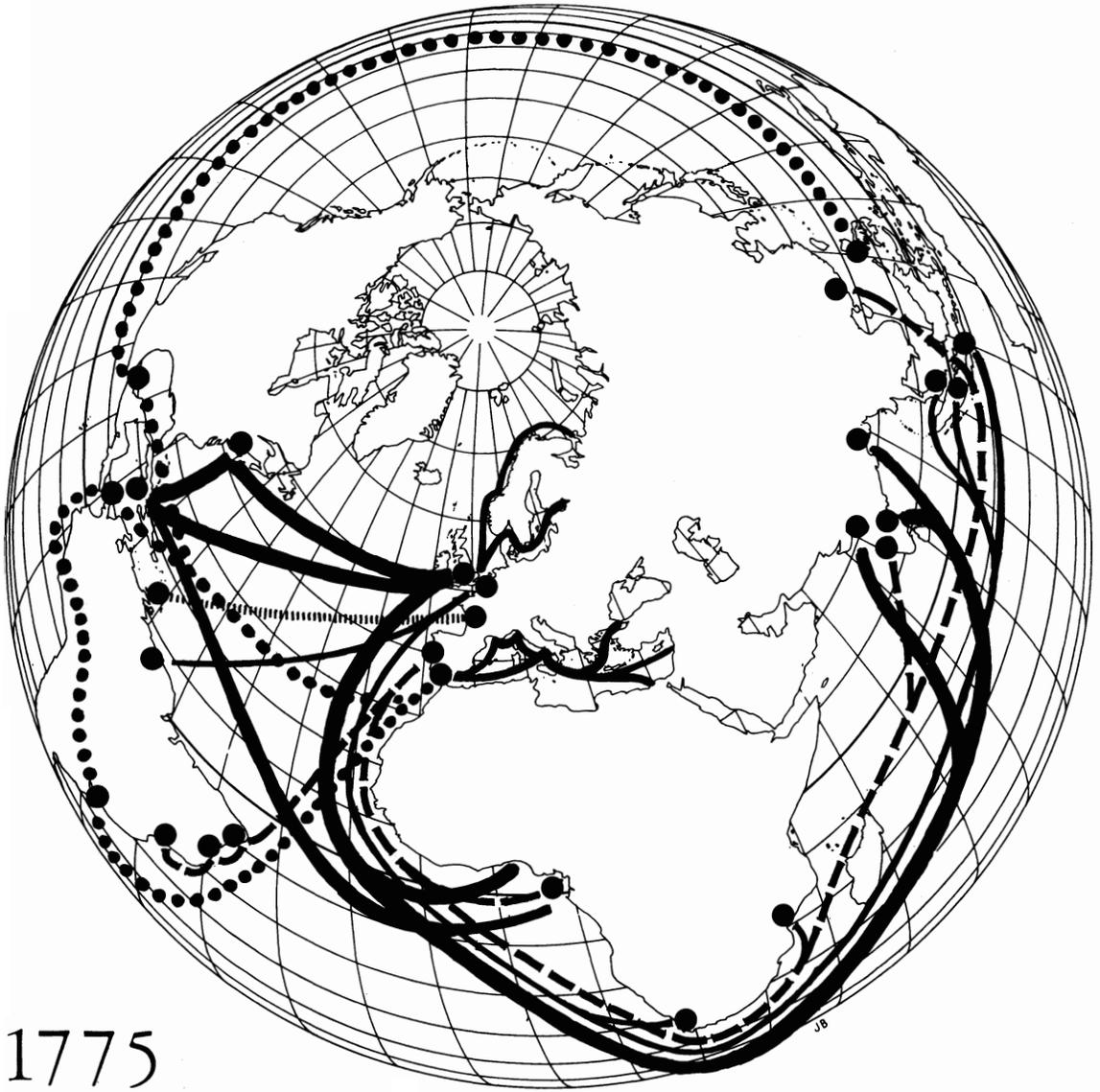
Table des matières, *p. 347*



1500

L'EUROPE ET LE MONDE : 1500-1775

D'après Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, xv^e-xviii^e siècle*, t. III, p. 18-19.



1775

AVANT-PROPOS

12 octobre 1492, Christophe Colomb découvre un nouveau monde inconnu jusqu'alors des Européens; 5 mai 1789, les états généraux s'ouvrent à Versailles, première étape de la Révolution française. Entre ces deux dates – qui en valent d'autres –, la tradition universitaire française enserme ce qu'il est convenu d'appeler depuis le XIX^e siècle, les *temps modernes*, l'*époque contemporaine* étant censée aller de 1789 à nos jours. Ces expressions, justifiées en 1850, voire en 1880 ou en 1910, sont devenues de plus en plus inadéquates, car à rebours du sens commun qui, de Furetière à Robert, définit *moderne* comme « qui n'est pas ancien », « qui est du temps de celui qui parle ». On ne voit pas pourquoi, aujourd'hui, les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles continueraient à être désignés sous l'étiquette *temps modernes*, incompréhensible au non-initié à qui elle évoque les temps que nous vivons, quand ce n'est pas le film de Charlie Chaplin.

Reste qu'il n'est pas facile de trouver un autre terme pour désigner l'époque qui s'écoule entre la fin du XV^e et la fin du XVIII^e siècle. C'est pourquoi le présent livre, éludant la difficulté, mais évitant toute ambiguïté, porte simplement pour titre *L'Europe et le monde : XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècle*. Le propos que sous-entend un tel titre peut paraître ambitieux : c'est l'histoire du monde qui sera traitée, même si l'Europe se taille la part du lion, ce qui est moins le résultat d'un européocentrisme sans doute inévitable et que je ne cherche pas à nier, que la reconnaissance d'une évidence, à savoir que ces trois siècles sont, avec le siècle suivant, ceux de la domination de l'Europe sur le monde.

Mais il convient de réduire le propos à une visée modeste : ce livre veut être un manuel s'adressant en priorité – mais non exclusivement – aux étudiants entrant à l'université pour y commencer des études supérieures d'histoire. En effet, depuis 1984, ceux-ci ont pour tout bagage ce qu'ils ont appris au collège et au lycée dans le cadre des programmes entrés en vigueur en 1977. Or, en

voulant faire passer dans l'enseignement secondaire les meilleurs acquis de la science historique depuis trente ans et en mettant, de ce fait, l'accent sur l'histoire thématique ou structurelle au détriment de l'histoire chronologique, ces nouveaux programmes, quelles qu'aient été les bonnes intentions de leurs auteurs, se sont révélées dommageables, et cela d'autant plus que, dans le même temps, l'enseignement de l'histoire était devenu pratiquement facultatif à l'école élémentaire. C'est dire que si les meilleurs des bacheliers entrant désormais en première année d'histoire à l'université connaissent bien certaines questions, la plupart, sinon tous, manquent cruellement de cette connaissance minimale du tissu événementiel sans laquelle toute réflexion historique est condamnée au verbiage, à l'anachronisme et au contresens. Le but de ce livre est de leur fournir une toile de fond, brossée largement, sur laquelle ils pourront ensuite appuyer l'étude plus précise de telle période ou de tel thème à l'intérieur des trois siècles ainsi couverts.

Je me suis donc efforcé de présenter honnêtement faits importants et grands traits structurels en évitant toute discussion érudite. Quelques tableaux généalogiques et une chronologie succincte rappelant les dates les plus importantes ont pour but de faciliter compréhension et mémorisation. De même, un glossaire fournit le sens des mots ou des expressions difficiles ou spécialisés non expliqués dans le texte et marqués d'un astérisque. Afin de rester dans les limites d'un manuel, la bibliographie est volontairement réduite à quelques titres essentiels; le lecteur soucieux d'approfondir tel ou tel point pourra se reporter à ces livres ainsi qu'à ceux dont ils fournissent la référence. Parmi les titres figurent ceux de quelques atlas historiques. En effet, si grand que soit le mérite pédagogique des remarquables cartes de Jacques Bertin, le recours à un atlas est indispensable, en marge de nombreux chapitres, pour localiser avec précision les noms géographiques cités. Mais la culture historique ne s'acquiert pas seulement par l'étude de livres d'histoire : lire ou relire quelques grands témoins, visiter un musée ou une exposition et étudier leur catalogue, lire ou voir un roman ou un film historiques réussis (il y en a) peut apprendre beaucoup. C'est pourquoi place leur est faite dans la bibliographie sous forme de quelques brèves suggestions.

Il est évident qu'un livre de ce genre, qui est d'abord le fruit d'une expérience d'enseignant, emprunte sa substance à de très nombreux travaux, anciens et récents, et que je ne puis donc citer ici tous ceux auxquels je suis redevable. Enfin, j'ajouterai qu'en 1967-1972 Armand Colin publiait, dans sa collection « U », trois manuels consacrés au XVI^e, au XVII^e et au XVIII^e siècle, avec des objectifs très voisins des miens aujourd'hui. Ces trois manuels nécessairement plus détaillés que le présent livre ne font pas double emploi avec celui-ci qui ambitionne seulement d'être leur héritier rajeuni et allégé, sans pour autant dispenser de recourir à eux. Puisse-t-il, en tout cas, rendre les mêmes services à de nouvelles « générations » d'étudiants, mais aussi à tous ceux qui, à un titre ou à un autre, s'intéressent à trois siècles d'histoire qui ne sont sans doute plus pour nous les « temps modernes », mais qui n'en sont pas moins les racines de notre modernité.

BIBLIOGRAPHIE

Il ne s'agit que d'un choix volontairement limité par rapport à une production très importante notamment en matière de manuels à l'intention des étudiants.

Des livres

1. *Sur l'ensemble de la période* – Les ouvrages suivants peuvent être très utiles, même si la plupart d'entre eux datent de dix, vingt ou trente ans :

- Collection « Le monde et son histoire », dirigée par Maurice MEULEAU (Bordas-Laffont, 1967-1968 ; rééd. Laffont-Bouquins, 1984-1985) : t. 2, Luce PIETRI et Marc VENARD, *La Fin du Moyen Age et les débuts du monde moderne* ; t. 3, Louis BERGERON, *Les Révolutions européennes et le partage du monde*.
- Collection U (A. Colin) : Bartolomé BENNASSAR et Jean JACQUART, *Le XVI^e siècle* ; François LEBRUN, *Le XVII^e siècle* ; Noël BLAYAU et Michel DENIS, *Le XVIII^e siècle*.
- Collection « Peuples et civilisations » (PUF) : Robert MANDROU, *Louis XIV en son temps* (2^e éd., 1978) ; Albert SOBOUL, Guy LEMARCHAND, Michèle FOGEL, *Le Siècle des Lumières* (2 vol., 1977).

2. *Sur la civilisation* – Trois brillantes synthèses toujours suggestives et récemment rééditées :

- Jean DELUMEAU, *La Civilisation de la Renaissance* (Arthaud, 1967 ; rééd., Arthaud-Poche, 1985).
- Pierre CHAUNU, *La Civilisation de l'Europe classique* (Arthaud, 1967 ; rééd., Arthaud-Poche, 1984).
- Pierre CHAUNU, *La Civilisation de l'Europe des Lumières* (Arthaud, 1971 ; rééd., Flammarion-Champs, 1982).

3. *Sur la démographie* – Une mise au point récente :

- Jacques DUPAQUIER (sous la dir.), *Histoire de la population française*, t. 2. *De la Renaissance à 1789*, (PUF, 1988 ; éd. Poche, 1995).

4. *Sur l'économie* – Un maître livre :

- Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme, xve-xviii^e siècles* (A. Colin, 3 vol., 4^e éd. 1986).

5. *Sur l'histoire de la France* :

- Robert MANDROU, *La France aux XVII^e et XVIII^e siècles* (PUF, Nouvelle Cléo, nouv. éd., 1988).
- Pierre GOUBERT et Daniel ROCHE, *Les Français et l'Ancien régime* (A. Colin, 2 vol., 1984).
- Guy CABOURDIN et Georges VIARD, *Lexique historique de la France d'Ancien Régime* (A. Colin, 1978).
- François BLUCHE (sous la dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle* (Fayard, 1990).
- Joël CORNETTE, *Histoire de la France, L'affirmation de l'État absolu, 1515-1652, Absolutisme et Lumières, 1652-1783* (Hachette, 2 vol., 1993).
- Joël CORNETTE, *Chronique de la France moderne* (Sedes, 3 vol. parus, 1995-1997).
- Lucien BÉLY, *La France moderne, 1498-1789* (PUF, 1994).
- Lucien BÉLY (sous la dir.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime* (Fayard, 1990).
- Rebé et Suzanne PILLORGET, *France baroque, France classique, 1589-1715* (Laffont-Bouquins, 2 vol., 1995).

6. *Sur l'histoire de quelques pays européens* :

- Kenneth MORGAN, *Histoire de la Grande-Bretagne* (A. Colin, 1985).
- Jean DELUMEAU, *L'Italie de Botticelli à Bonaparte* (A. Colin, 3^e éd., 1997).
- Joseph PÉREZ, *Histoire de l'Espagne* (Fayard, 1996).

Des dictionnaires et encyclopédies

- *Encyclopaedia Universalis* (16 vol., 1968-1973 ; nouv. éd., 1987-1988).
- *La Grande Encyclopédie Larousse* (20 vol., 1971-1976).
- Michel MOURRE, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire* (Bordas, 8 vol., 1978 ; nouv. éd. refondue, 1996).

Des atlas

- *Le Grand Atlas de l'histoire mondiale* (Albin Michel-Encyclopaedia Universalis, 1979).
- *Atlas historique Larousse* (sous la direction de Georges DUBY, 1978).
- *Atlas historique. Histoire de l'humanité* (sous la direction de Pierre VIDAL-NAQUET et Jacques BERTIN), Paris, Hachette, 1987.

Des recueils de textes et de documents

- Jean-François SOLNON (sous la dir.), *Sources d'histoire de la France moderne, XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècle* (Larousse, 1994).
- *Archives de l'Occident* (sous la dir. de Jean FAVIER), tome III, *Les Temps Modernes, 1559-1700*, par Michel DUCHEIN (Fayard, 1995).

Des grands témoins

Les uns illustres en leur temps, les autres modestes ou obscurs ; par exemple et pour s'en tenir aux seuls Français : parmi les premiers, Retz, M^{me} de Sévigné, Saint-Simon, Rousseau, Chateaubriand ; parmi les seconds, Valentin Jameray-Duval, Jacques Ménétra, Louis Simon.

Des musées

Par exemple, à Paris, le musée de l'histoire de France (aux Archives nationales), le musée Carnavalet, le musée des Arts et Traditions populaires ; en province, les musées régionaux d'histoire (tel le musée de Bretagne, à Rennes).

Des romans et des films

Il ne s'agit, bien sûr, que d'un choix largement subjectif :

1. *Léon l'Africain* (Amin MAALOUF, 1986), *L'Œuvre au noir* (Marguerite YOURCENAR, 1968), *La Nuit baroque* (Jiri SOTOLA, 1969, trad. fr., 1976), *L'Île du jour d'avant* (Umberto ECO, 1996), *L'Allée du roi* (Françoise CHANDERNAGOR, 1981), *Ces Messieurs de Saint-Malo* (Bernard SIMIOT, 1983), *Le Parfum* (Patrick SÜSKIND, 1986).
2. *La Controverse de Valladolid* (Jean-Claude CARRIÈRE, 1992), *Aguirre, la colère de Dieu* (Werner HERZOG, 1972), *Le Retour de Martin Guerre* (Daniel VIGNE, 1982), *La Reine Margot* (Patrice CHÉREAU, 1995), *La Kermesse héroïque* (Jacques FEYDER, 1935), *Tous les matins du monde* (Alain CORNEAU, 1991), *Cyrano de Bergerac* (Jean-Paul RAPPENEAU, 1990), *La Prise du pouvoir par Louis XIV* (Roberto ROSSELLINI, 1966), *Molière* (Ariane MNOUCHKINE, 1978), *Les Camisards* (René ALLIO, 1972), *Que la fête commence* (Bertrand TAVERNIER, 1975), *Barry Lindon* (Stanley KUBRICK, 1979), *Tom Jones* (Tony RICHARDSON, 1963), *Meurtre dans un jardin anglais* (Peter GREENAWAY, 1984), *Les Liaisons dangereuses* (Stephen FREARS, 1989), *Casanova, un adolescent à Venise* (Luigi COMENCINI, 1969), *Mission* (Roland JOFFÉ, 1986), *Le Carrosse d'or* (Jean RENOIR, 1953), *Amadeus* (Milos FORMAN, 1984), *La Folie du roi George* (Nicholas HYTNER, 1995).

Une revue de vulgarisation

- *L'Histoire* (mensuel).

- 1453 Prise de Constantinople par les Turcs
- 1469 Mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille
- 1483 Mort de Louis XI
- 1485 Fin de la guerre des Deux-Roses en Angleterre

1

LE MONDE A LA FIN DU XV^e SIÈCLE

A la fin du xv^e siècle, en dépit du puissant facteur d'unité que constitue le christianisme, le rêve médiéval d'une Europe chrétienne unie sous la double autorité du pape et de l'empereur tend à s'évanouir devant le morcellement des États, monarchies féodales ou petites principautés. Après les désastres du xiv^e et de la première moitié du xv^e siècle, la population européenne connaît une croissance générale, qui n'est qu'une récupération, dans le cadre de structures démographiques qui ne changeront pas avant la fin du xviii^e siècle. L'économie est dominée par le secteur agricole, même dans les pays où l'activité artisanale et commerciale a pris une grande ampleur. A l'est, les Turcs poursuivent leur expansion. L'Asie est le continent des contrastes et l'Amérique est encore inconnue des Européens.

L'OCCIDENT CHRÉTIEN : LE MORCELLEMENT POLITIQUE

Les tendances de l'évolution politique – Vers 1490, la **paix** est rétablie presque partout en Europe après les nombreux conflits qui avaient marqué le XIV^e siècle et les trois premiers quarts du XV^e : fin des guerres hussites en 1434, de l'interminable guerre franco-anglaise, dite de Cent Ans, en 1453, du conflit entre les rois de France et les ducs de Bourgogne en 1477, de la guerre civile anglaise, dite des Deux-Roses, en 1485, sans oublier la paix de Lodi qui, en 1454, rétablit pour un temps un équilibre fragile entre les divers États italiens et le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon qui met fin en 1469 à la rivalité des deux royaumes espagnols. Dans cette Europe longtemps déchirée et provisoirement en paix, le catholicisme romain partagé par tous constitue un puissant facteur d'unité : de la Scandinavie à la péninsule italienne, du Portugal à la Pologne, l'Europe reste d'abord la **Chrétienté**. De plus, le latin est la langue commune non seulement aux clercs, mais à tous les lettrés à quelque pays d'Europe qu'ils appartiennent. Certes, dans quelques-uns de ceux-ci commence à se développer une langue nationale (en Italie avec Dante et Pétrarque, en France avec Villon, en Angleterre avec Chaucer), mais ces langues, dites vulgaires, ne servent encore que pour les genres réputés bas, roman, poésie ou mémoires. C'est en latin que les cours sont donnés dans toutes les universités européennes, c'est en latin que sont rédigés tous les actes officiels, c'est en latin que lettrés et savants de toutes les nations publient leurs ouvrages ou correspondent entre eux.

Pourtant, cette unité souffre de l'affaiblissement progressif depuis le XIII^e siècle des deux puissances à prétention universelle que sont **l'empereur et le pape**. L'empereur du Saint Empire romain de nation germanique, héritier de Charlemagne et des empereurs romains, est en principe le souverain de toute la Chrétienté; mais le centre et la base de sa puissance sont depuis longtemps réduits à l'Allemagne. Encore cette puissance doit-elle céder peu à peu devant la force centrifuge des États allemands, principautés territoriales et villes. A partir de la Bulle d'or de 1356, l'empereur est élu par sept princes électeurs qui, depuis 1438, choisissent le chef de la Maison de Habsbourg. Quant au pape, son autorité spirituelle et temporelle apparaît bien diminuée : l'exil à Avignon (1305-1378), le grand schisme d'Occident (1378-1417), la prétention des conciles de Constance (1414-1418) et de Bâle (1431-1448) de se dire supérieurs au pape, l'impossibilité de ranimer dans la Chrétienté l'idéal de croisade contre les Turcs (échec de Pie II en 1464), l'incapacité de répondre au désir de profondes réformes religieuses exprimé de toutes parts, la participation des pontifes aux combinaisons politiques de la péninsule italienne, le *népotisme pratiqué sans vergogne par certains d'entre eux ont contribué à cette perte de prestige.

Mais l'unité européenne souffre surtout du renforcement des divers **États souverains**. Le pouvoir y revêt des formes diverses. Certains États groupent de vastes ensembles territoriaux sous l'autorité d'un même prince. Dans ces monarchies féodales héréditaires, comme l'Angleterre, la France, la Castille, l'Aragon,

le roi, souverain chrétien consacré par l'Église et suzerain de tous ses vassaux, jouit d'importantes ressources financières et militaires, proportionnelles à la population de son royaume. Il jouit aussi de pouvoirs étendus, que limitent pourtant les ambitions des grands féodaux, le respect des privilèges et coutumes, la nécessité de consulter états, diète, cortès ou parlement. Quelques monarchies ont conservé la forme élective : outre le Saint Empire, c'est le cas notamment de la Pologne, de la Bohême et, jusqu'à un certain point, de l'État pontifical. D'autres États sont réduits à une ville et à son arrière-pays, plus ou moins vaste : c'est le cas de nombreuses villes souveraines en Italie et en Allemagne. Le pouvoir y est détenu soit par une oligarchie (les deux cents familles de patriciens de Venise, par exemple), soit par un prince ecclésiastique, archevêque ou évêque, soit par un chef de guerre qui a conquis l'État par la force en confisquant l'autorité à son profit et qui réussit ou non à créer une dynastie. Ainsi s'évanouit le rêve médiéval d'Europe chrétienne unie sous la double autorité du pape et de l'empereur.

Les monarchies anglaise et française – En 1485, au lendemain de la bataille de Bosworth au cours de laquelle le roi Richard III est battu et tué, Henri Tudor devient roi d'Angleterre sous le nom d'Henri VII. Héritier de la Maison de Lancastre, il épouse l'année suivante Élisabeth d'York, réconciliant ainsi les deux grandes familles rivales. Bien qu'une partie de la noblesse ait disparu au cours de la guerre civile, le roi doit faire face au début de son règne à plusieurs révoltes féodales; elles sont toutes réprimées, notamment en 1487 et en 1490-1499. Pour reconstruire le royaume, Henri VII s'efforce d'abord de restaurer le pouvoir royal. Il gouverne avec son conseil privé où il appelle qui il veut et où siègent notamment le chancelier, le trésorier, le garde du sceau privé et quelques grands seigneurs et hommes d'Église. Dans les comtés, il s'appuie sur la gentry dans laquelle il choisit, par des commissions limitées dans le temps, les titulaires des *justice of peace*. Par ailleurs, il augmente considérablement ses moyens financiers grâce à une meilleure perception des revenus féodaux, un accroissement du produit des douanes, une réorganisation de la gestion des domaines de la Couronne. De ce fait, il peut se dispenser, pendant la plus grande partie de son règne, de convoquer le parlement dont le vote est indispensable pour toute levée de subsides extraordinaires.

Le retour à la paix permet le relèvement économique du pays. Il se manifeste d'abord dans les campagnes où la reconstruction favorise la constitution de grandes propriétés au détriment des petites exploitations individuelles ou communales : c'est le début du mouvement des *enclosures qui se développe, malgré l'opposition d'une partie de l'opinion et même du gouvernement, avec le recul des terres à blé au profit des pâturages à moutons en vue de la production de la viande et surtout de la laine. L'industrie de la draperie prend alors une grande extension. L'Angleterre, jusqu'ici exportatrice de laine, vend désormais ses draps en grande quantité sur le continent. Ce commerce d'exportation, ainsi que l'importation de certains produits comme les vins, est assuré, depuis Londres, Bristol, Southampton,

par les marchands anglais (notamment la compagnie des *Merchants Adventurers*) dont Henri VII favorise l'activité grâce à deux Actes de navigation (1485, 1489) qui accordent aux navires anglais le monopole de l'importation des vins. Ainsi l'Angleterre, encore peu peuplée, est-elle vers 1500 un pays pacifié et prospère dont la vocation maritime commence à s'affirmer. Quant à l'Irlande, bien que sous suzeraineté anglaise, elle est pratiquement indépendante, cependant que le royaume d'Écosse est déchiré par la lutte qui oppose l'aristocratie à la monarchie affaiblie des Stuarts.

En **France**, Louis XI meurt en 1483 après avoir vaincu les révoltes des féodaux, rétabli l'autorité royale et annexé au domaine de vastes territoires (Bourgogne, Franche-Comté, Picardie, Artois, Maine, Anjou, Provence, Roussillon). Pendant son règne, le royaume, qui est le plus vaste, le plus peuplé et l'un des plus riches d'Europe, a poursuivi son relèvement, réparant peu à peu les ruines accumulées au cours de la guerre de Cent Ans. Le fils de Louis XI, Charles VIII, n'a que treize ans à son avènement, et le pouvoir est exercé par sa sœur et son beau-frère, Anne et Pierre de Beaujeu. Ceux-ci doivent faire face au mécontentement de tous ceux qui ont eu à se plaindre de Louis XI : clergé et « tiers état » (l'expression apparaît pour la première fois dans les textes) qui réclament des états généraux qui se tiennent effectivement à Tours en 1484, mais dont les prétentions restent verbales; féodaux qui, derrière le duc Louis d'Orléans, mènent une « guerre folle » dont les Beaujeu viennent facilement à bout. En 1491, Charles VIII épouse la duchesse Anne de Bretagne, préparant ainsi la réunion de cette province à la France. Mais, en 1492, le roi écarte pratiquement sa sœur des affaires : il est impatient de régner par lui-même et de faire reconnaître, les armes à la main, les prétentions sur Naples qu'il tient de Charles d'Anjou, fils du roi René.

L'Europe centrale et septentrionale – **L'Empire** englobe l'Allemagne, l'Autriche, la Bohême et ses dépendances, la plus grande partie de l'ancienne Lotharingie (Pays-Bas, Lorraine, Alsace, Franche-Comté, Savoie) et même, théoriquement, les Cantons suisses (10, puis 13 à partir de 1513) et une grande partie de l'Italie du Nord. Mais tout cet ensemble est morcelé en plusieurs centaines d'États (350 environ pour la seule Allemagne) dont les princes se considèrent comme pratiquement souverains et qui constituent trois corps ou collèges. Le premier comprend les sept électeurs, c'est-à-dire les archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne, le roi de Bohême, le duc de Saxe, le comte palatin du Rhin et le margrave de Brandebourg. Le second regroupe quelque 300 principautés ecclésiastiques et laïques, notamment l'archiduché d'Autriche et le duché de Bavière, et le troisième, une cinquantaine de villes libres, comme Lübeck, Augsbourg, Nuremberg, Francfort. Les représentants de ces trois collèges constituent la diète germanique qui ne peut être convoquée que par l'empereur, mais qui est le plus souvent réduite à l'impuissance du fait des dissensions entre ses membres. Maximilien de Habsbourg, élu en 1486, du vivant de son père, roi des Romains, c'est-à-dire futur empereur, accède à l'Empire en 1493 sous le nom de

Maximilien I^{er}. Chef de la Maison d'Autriche, il possède, à ce titre, comme États héréditaires, outre une partie de l'Alsace méridionale, l'archiduché d'Autriche et les duchés alpins de Styrie, de Carinthie, de Carniole et du Tyrol. De plus, il a épousé en 1477 Marie de Bourgogne, fille et seule héritière de Charles le Téméraire. A la mort de celle-ci et après accord avec Louis XI (1482), les Pays-Bas, la plus belle partie de l'héritage bourguignon, reviennent à son fils Philippe, dit le Beau. Celui-ci, né en 1478, reçoit effectivement de son père le gouvernement des Pays-Bas en 1495 et, l'année suivante, épouse Jeanne, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille.

A l'est de l'Empire, le royaume de **Pologne** et le grand-duché de Lithuanie constituent un seul État très vaste, mais relativement peu peuplé, qui s'étend de la Baltique à la mer Noire et de la Silésie à la Moscovie. Bien qu'élective, la couronne de Pologne est dans la famille des Jagellons depuis 1386. Le pays connaît une période brillante depuis la victoire sur les Chevaliers Teutoniques (traité de Thorn, 1466). La capitale, Cracovie, est un grand foyer intellectuel et artistique et le port de Dantzig, largement autonome sous suzeraineté polonaise, est en pleine prospérité. Slave et catholique, l'État polono-lithuanien s'efforce de faire face à la fois à la triple menace germanique, moscovite et ottomane. En **Bohême**, dont dépendent la Moravie et la Silésie, les nobles ont choisi comme roi Ladislas II (1471-1516), de la famille des Jagellons. En **Hongrie**, le roi Mathias Corvin (1458-1490), homme d'État et humaniste, semble ignorer le danger turc et mène une politique agressive à l'égard de ses voisins, la Bohême, l'Autriche et même les derniers petits États chrétiens des Balkans. A sa mort, la couronne de Hongrie passe au roi de Bohême Ladislas II. Dans ces États d'Europe centrale, Pologne, Bohême, Hongrie, de même que dans les États allemands à l'est de l'Elbe et en Moscovie, la noblesse reconstitue, au xv^e siècle, d'immenses domaines et aggrave la condition des paysans contraints à de lourdes corvées. Ce second servage entraîne, pour tous ces pays d'Europe centrale et orientale, une stagnation économique et sociale qui va durer plusieurs siècles.

L'**Europe scandinave**, Danemark, Norvège, Suède, est unie sous un même roi depuis l'Union de Kalmar (1397). Toutefois, les Suédois supportent mal la domination danoise et se soulèvent à différentes reprises. D'autre part, les marchands allemands de la Hanse continuent à contrôler le commerce baltique malgré les efforts des souverains scandinaves qui établissent notamment un péage sur le Sund.

L'Europe méditerranéenne – A la fin du xv^e siècle, **la péninsule italienne** l'emporte sur toutes les autres régions de l'Europe par sa richesse et l'éclat de sa civilisation. Venise, Milan, Gênes, Florence, Rome sont non seulement des villes qu'enrichissent l'industrie, le commerce et la banque; ce sont aussi les centres les plus brillants de la Renaissance artistique et de l'humanisme du Quattrocento. Mais l'établissement des Turcs à Constantinople et dans les Balkans est une menace pour la prospérité italienne, fondée en partie sur les relations avec l'Orient.

Surtout, à l'heure où se renforcent les grandes monarchies d'Europe occidentale, l'Italie reste profondément morcelée. Outre de petites seigneuries constituées autour d'une famille (par exemple les Gonzague à Mantoue, les Este à Ferrare), sept États se partagent la péninsule : le duché de Savoie-Piémont, de part et d'autre des Alpes; les républiques marchandes de Gênes et de Venise, celle-ci grande puissance maritime avec ses colonies d'Adriatique et de Méditerranée orientale, mais aussi terrestre avec ses possessions de Terre Ferme; le duché de Milan, dirigé par les Sforza qui ont évincé les Visconti en 1447-1450, au cœur de la riche Lombardie agricole et industrielle; les États de l'Église; le royaume de Naples, aux mains d'une branche de la famille d'Aragon vainqueur de René d'Anjou en 1442, cependant que le roi Ferdinand d'Aragon lui-même possède la Sicile et la Sardaigne.

Le mariage, en 1469, d'Isabelle de Castille avec Ferdinand d'Aragon prépare l'union des deux royaumes. En 1474, Isabelle devient reine de Castille; en 1479, Ferdinand devient roi d'Aragon. Les deux souverains, à qui le pape confère en 1494 le titre de Rois Catholiques, soumettent les nobles, réduisent les cortes, renforcent l'Inquisition qui fait la chasse aux juifs et aux marranes (juifs théoriquement convertis au christianisme), achèvent la *reconquista par la prise de Grenade et patronnent le premier voyage de Christophe Colomb en 1492. Leur règne constitue une étape capitale dans l'unification de l'Espagne. Au Portugal voisin, le roi Jean II (1481-1495), de la dynastie des Aviz, poursuit l'exploration méthodique des côtes d'Afrique commencée depuis le début du siècle.

L'OCCIDENT CHRÉTIEN : LES HOMMES ET L'ÉCONOMIE

Le nombre et la répartition des hommes – Dans le monde de la fin du xv^e siècle peuplé peut-être de 400 millions d'habitants, l'Europe compte sans doute entre 70 et 80 millions d'hommes répartis de façon très inégale. En gros, une Europe de forte densité s'oppose à une Europe de peuplement plus lâche. L'Europe dense, avec 30 à 40 habitants au km², comprend l'Italie septentrionale et centrale, les Pays-Bas, la France, l'Allemagne rhénane et danubienne et, à un moindre degré, l'Angleterre. Sur les bords de la Méditerranée, en Europe du Nord et au-delà de l'Elbe, les densités sont beaucoup plus faibles : 14 peut-être dans la péninsule ibérique, un peu plus en Allemagne orientale, beaucoup moins en Scandinavie, en Pologne, en Italie du Sud. Ces variations dans l'occupation de l'espace et dans la mise en valeur du sol entraînent une hiérarchie dans la puissance des États. La France, avec ses quelque 16 millions d'habitants, est le pays le plus peuplé de l'Europe, bien avant l'Espagne et l'Angleterre et même l'ensemble des États allemands ou même l'ensemble des États italiens, et cette primauté démographique explique largement le rôle de premier plan qu'elle commence à jouer et surtout jouera aux siècles suivants, sur le continent.

Cette population est avant tout rurale (sauf en Italie septentrionale et centrale et aux Pays-Bas), et les villes sont petites. Vers 1500, seuls Paris et Naples dépassent 100 000 habitants. Venise et Milan en approchent. Florence, Rome, Gênes, Palerme, Anvers, Londres ont quelque 50 000 habitants; Bruxelles, Rouen, Lyon, quelque 40 000. Avec 20 000 à 30 000 habitants, Cologne, Prague, Séville sont de grands centres urbains.

Dans la seconde moitié du xv^e siècle, la population européenne connaît une hausse générale. Toutefois, cette hausse n'est le plus souvent qu'une simple récupération après les années d'apocalypse qu'ont connues la plupart des pays d'Europe depuis la Peste Noire de 1348-1350 qui a fait disparaître le tiers de la population en quelques mois, et, pour la France et les pays voisins, le début de la guerre de Cent Ans. Cette hausse-récupération a été rendue possible, après 1450 environ, par une conjoncture plus favorable (recul provisoire des trois grands fléaux, peste, famine et guerre) dans des structures démographiques inchangées.

Les structures démographiques – Les structures démographiques anciennes – ce que l'on a appelé « le système démographique européen des années 1500-1820 » – sont bien connues pour le xvii^e et le xviii^e siècle grâce aux registres paroissiaux de baptêmes, mariages et sépultures, tenus souvent depuis la fin du xv^e siècle, mais bien conservés et exploitables surtout depuis 1650 environ. Ces structures sont déjà en place vers 1500 et très proches de ce qu'elles seront entre 1650 et 1750. Elles se caractérisent essentiellement par une natalité et une mortalité élevées. Beaucoup plus encore qu'aujourd'hui, la **nuptialité** conditionne la **natalité**. Les naissances hors mariage sont très peu nombreuses : généralement moins de 2 % de l'ensemble des naissances dans les paroisses rurales, autour de 5 % dans les villes. Les premiers mariages, qui unissent le plus souvent deux jeunes gens d'une même paroisse ou de deux paroisses limitrophes et dont on sait par ailleurs qu'ils résultent davantage du choix des parents que de celui des intéressés eux-mêmes, sont célébrés tardivement. Certes, à la fin du xv^e siècle, les âges moyens au premier mariage sont certainement un peu plus précoces que ce qu'ils deviendront plus tard (au xviii^e siècle, 29-30 ans pour les garçons, 25-26 ans pour les filles). Pourtant, le mariage tardif se met en place, constituant l'élément clé du système démographique ancien. En effet, en amputant d'une dizaine d'années par rapport à un mariage pubertaire la période de fécondité des femmes, l'âge tardif des filles au premier mariage est, selon le mot de Pierre Chaunu, « la grande arme contraceptive de l'Europe classique ». Par ailleurs, l'allaitement maternel, qui est la règle à la campagne, c'est-à-dire pour plus de 80 % de la population, contribue à freiner la fécondité dans la mesure où une femme qui allaite est, le plus souvent, provisoirement stérile. Enfin, l'âge moyen des mères à la dernière naissance est de l'ordre de quarante ans, parfois même légèrement moins. Ceci explique que, dans le meilleur des cas (quand la famille n'est pas rompue par la mort du père ou de la mère avant que celle-ci ait atteint quarante ans), le nombre moyen d'enfants, dans ce type de familles dites « complètes », est de l'ordre de sept, ce qui correspond à une naissance tous les deux ans. Ce

nombre moyen tombe à quatre ou cinq si l'on envisage l'ensemble des familles, c'est-à-dire à côté des familles « complètes », celles rompues prématurément par le décès de l'un ou l'autre des époux.

Mais ce nombre moyen de quatre ou cinq, très important en soi, est tout juste suffisant pour assurer le remplacement des générations, tant est forte la **mortalité** aux premiers âges. La mortalité infantile est de l'ordre de 25 %, ce qui signifie qu'un enfant sur quatre meurt avant d'atteindre l'âge d'un an. Cette terrible ponction, forte surtout à la naissance et lors du premier mois, résulte notamment des conditions dans lesquelles se déroulent de trop nombreux accouchements : absence de sages-femmes qualifiées, méconnaissance des règles de l'hygiène. Au-delà d'un an, la mortalité reste très forte pendant toute l'enfance, en particulier au moment du sevrage, si bien que, sur 1 000 enfants nés vivants, guère plus de 500 survivent à quinze ans. C'est dire que, sur les quatre ou cinq enfants de la famille européenne moyenne, deux, au mieux trois, seront susceptibles de remplacer leurs propres père et mère. Passée l'adolescence, la mort marque quelque peu le pas, mais la mortalité reste sévère. En témoigne, par exemple, l'importance du veuvage et du remariage qui en est la conséquence : un mariage sur quatre, au moins, est un remariage. Au total, l'espérance de vie à la naissance est de l'ordre de vingt-cinq ans. Une hygiène publique et privée encore rudimentaire, une alimentation trop souvent insuffisante en quantité et en qualité, l'impuissance de la médecine et de ses divers représentants, tels sont les principaux facteurs de mortalité.

Pourtant, en temps ordinaire, le nombre des décès est très légèrement inférieur à celui des naissances, ce qui pourrait permettre un léger essor de la population. Malheureusement, à intervalles plus ou moins réguliers, de brutales **crises démographiques** viennent remettre en cause cette timide amorce d'expansion. Pour des raisons variables et souvent conjuguées – épidémies, surtout de peste, disettes dégénéralant en famines, méfaits des gens de guerre –, le nombre des décès est durant quelques mois le double, le triple, le quadruple de ce qu'il est en temps normal, cependant que le chiffre des mariages, et parfois celui des conceptions, diminue ou même s'effondre. Une fois la crise passée, une multiplication des mariages et bientôt des naissances efface peu à peu les effets de celle-ci. Au total, mortalité « ordinaire » et mortalité de crise se conjuguent dans le long terme pour condamner la population à la stagnation, avec d'importantes variations dans le moyen terme.

Les structures économiques – L'ancien système économique se caractérise par la prédominance écrasante de l'économie **agricole**. Selon les pays, 80 à 90 % de la population vivent à la campagne et plus des quatre cinquièmes de ces ruraux sont effectivement des paysans ayant la lourde charge de nourrir l'ensemble de la population. Au-delà de la variété qu'introduit dans les cultures secondaires la diversité des reliefs, des sols et des climats (vigne ici, lin ou chanvre là, pastel ailleurs), l'agriculture européenne est essentiellement céréalière. Que la plus grande partie des terres cultivables, cernées par les bois et les landes, soit consacrée

à la production des céréales (froment, seigle, orge, blé noir), c'est une nécessité absolue, compte tenu de la faiblesse des rendements due surtout à l'insuffisance des engrais. Ceux-ci, constitués presque exclusivement par le fumier, sont en quantité trop limitée pour ne pas rendre obligatoire la pratique de la jachère qui permet à la terre de se reposer. Seules quelques régions échappent à cette servitude grâce à l'ingéniosité de leurs habitants ou à la richesse de leur sol : c'est le cas de la Flandre, de la Hollande, de la plaine anglaise et de certaines plaines alluviales. La mauvaise qualité des semences, le caractère rudimentaire de l'outillage, l'insuffisance des attelages, en nombre et en qualité, contribuent également à la faiblesse des rendements (en matière de blé-froment, le rapport moyen de la récolte à la semence est de l'ordre de 5 pour 1). L'insuffisance de l'élevage apparaît à bien des égards comme le problème central lié à tous les autres : comment en effet le bétail, source d'engrais et de travail, pourrait-il être nombreux et de bonne qualité alors qu'il doit se contenter le plus souvent de la maigre nourriture de la jachère, des chaumes, des sous-bois, des landes ? Prairies et fourrages sont trop rares, mais ne peuvent être multipliés sans danger au détriment des emblavures. On aboutit ainsi à ce que l'on a pu appeler à juste titre le « cercle vicieux » de l'agriculture de l'économie de type ancien. L'importance de la forêt, qui fournit bois et pacages, et l'existence très largement répandue de pratiques communautaires complètent le tableau, à très grands traits, d'une économie agricole qui n'a pratiquement pas évolué depuis le XII^e siècle.

Le travail **industriel** est une activité urbaine. Certes, l'artisanat rural existe, mais il est sous la dépendance étroite de la ville. Deux traits peuvent aider à définir cette « industrie » : le caractère artisanal et la prédominance de ce que l'on appellera, au XIX^e siècle, les industries de consommation sur les industries d'équipement. Le caractère artisanal apparaît d'abord dans la médiocrité de l'outillage et des techniques. L'essentiel reste la main de l'ouvrier, quelle que soit l'importance des forces animale, hydraulique et éolienne comme énergies auxiliaires. Typiquement artisanale est aussi la dispersion en petits ateliers : échoppes ou « métiers » textiles des artisans des villes, petites forges au bois disséminées un peu partout, à proximité d'une rivière ou d'une forêt. Les grandes entreprises concentrées sont encore tout à fait exceptionnelles, telles les mines d'alun de Tolfa, dans les États du pape, découvertes en 1461 et devenues rapidement une entreprise de plusieurs centaines d'ouvriers. Enfin, dans ce système artisanal, les maîtres artisans sont indépendants, puisqu'ils sont à la fois propriétaires de leurs moyens de production (atelier, outillage) et vendeurs de leurs produits finis ; en même temps, ils sont organisés en institutions professionnelles de défense, appelées métiers, jurandes, guildes ou corporations.

Mais cette structure artisanale n'exclut pas les progrès du capitalisme au niveau même de la production. C'est ainsi que dans l'industrie textile le rôle du marchand-fabricant tend à devenir prépondérant : il fait travailler de nombreux artisans dispersés à qui il procure la matière première et qu'il rémunère pour le travail fourni, se chargeant ensuite de commercialiser le produit ainsi fabriqué. Le textile est au premier rang des industries de consommation : toiles de lin ou

de chanvre, draps de laine, premières cotonnades. Relayant l'Italie, l'Espagne et les Pays-Bas, l'Angleterre et la France deviennent de grands pays producteurs. A côté du textile, l'autre secteur important est le bâtiment, avec les industries de luxe qui gravitent autour de lui : ébénisterie, verrerie, faïence et porcelaine, soieries et tapisseries. Quant à l'industrie minière et métallurgique, elle vient loin derrière le textile ou le bâtiment pour la valeur des produits créés. Pourtant, une relative concentration et la mise en place progressive de techniques nouvelles (premiers hauts fourneaux) caractérisent ce secteur. Le charbon de bois est le combustible indispensable, mais les Liégeois et les Anglais commencent à utiliser la houille, ou charbon de terre, pour certaines opérations (mais pas encore pour la réduction du minerai). L'Allemagne moyenne, l'évêché de Liège, la Suède, l'Angleterre, la France sont les principaux producteurs.

Les difficultés et les lenteurs des relations **commerciales** sont un autre trait spécifique de l'économie ancienne. Difficultés des transports terrestres d'abord : les lourds attelages et les bêtes de somme circulent péniblement sur des routes qui ne sont que des chemins mal entretenus, fondrières l'hiver, pistes empoussiérées l'été. Moins les régions traversées sont peuplées, plus le voyage est long et périlleux : on circule plus vite et avec moins de risque en Europe occidentale qu'en Europe centrale. Chaque fois que cela est possible, on préfère la voie d'eau : les rivières, plus ou moins navigables, sont partout utilisées, malgré la gêne que constituent les moulins, les péages et, dans certains cas, l'irrégularité du régime. C'est la voie maritime, cabotage ou relations lointaines, qui est le mode de locomotion privilégié, en dépit des lenteurs et des incertitudes (risques de naufrage, de maladie, de capture). Les grandes voies du commerce international sont la Méditerranée, dominée par les marchands vénitiens et génois, la Baltique et la mer du Nord dominées par les marchands allemands de la Hanse (dont Lübeck est le centre), mais aussi l'Atlantique qui, par Gibraltar, le golfe de Gascogne et la Manche, relie l'Europe méditerranéenne à l'Europe du Nord. Cette route maritime éclipse peu à peu les grandes routes terrestres à travers les Alpes. Les relations commerciales se heurtent à d'autres obstacles. A bien des égards, les méthodes de la majorité des marchands restent routinières. On pratique encore largement, pour régler les achats, le transfert d'encombrantes espèces monétaires, voire même le troc ; la tenue des livres de commerce laisse à désirer. Cependant, la plupart des grands marchands internationaux utilisent la lettre de change et la comptabilité à partie double et se groupent éventuellement en puissantes compagnies.

Enfin, l'économie ancienne doit à la prédominance de l'agriculture sa fragilité. Il suffit d'une mauvaise récolte, due à un hiver rigoureux ou, plus souvent, à un été pourri, pour que se déclenche une **crise de subsistances**. Celle-ci retentit inévitablement sur toute l'économie. La chute de la production céréalière entraîne la disette et la hausse brutale du prix des grains. Les paysans sont les premières victimes : les plus pauvres se trouvent réduits à la mendicité, les plus nombreux se voient frustrés de ce qui est consacré d'ordinaire à la consommation familiale et contraints d'acheter leur blé ou leur pain au prix fort ; le petit nombre de ceux

qui ont généralement un excédent de récolte commercialisable s'en trouve privé; tous remettent à des jours meilleurs les dépenses autres qu'alimentaires. Seuls quelques accapareurs spéculent sur la misère commune. Dans ces conditions, les répercussions en ville sont immédiates et tragiques : hausse du prix du pain, mévente générale, sous-production, chômage, misère, surmortalité et parfois soulèvement populaire. Ainsi, simple accident météorologique à l'origine, la crise cyclique affecte bientôt toute l'économie d'une région, voire, dans les cas les plus graves, celle d'un État entier. Par sa fréquence, grossièrement décennale, et l'importance de ses effets, elle appartient à la structure même de l'économie d'ancien type.

LE RESTE DU MONDE

La puissance ottomane et l'Europe orientale – En 1481 meurt le sultan Mahomet II qui, depuis la prise de Constantinople en 1453, n'a cessé d'augmenter la puissance territoriale de l'**Empire ottoman**. Grâce à la redoutable infanterie des *janissaires, il s'est emparé des dernières principautés grecques (Morée du Sud en 1460, Trébizonde en 1461), a détruit les derniers États indépendants des Balkans (Serbie en 1459, Bosnie en 1463), a vassalisé la Valachie et la Moldavie en 1462, puis la Crimée en 1475, a pris d'assaut les comptoirs italiens (Phocée en 1455, Lesbos en 1462, Caffa en 1475). Ainsi, les relations des Européens avec l'Asie par la Méditerranée orientale sont sinon coupées, du moins rendues plus difficiles et plus coûteuses. Surtout, la menace sur l'ensemble de l'Europe chrétienne se fait de plus en plus pressante : Otrante, en Italie, est occupée quelques mois (1480-1481) et rien ne sépare plus les Ottomans de la plaine hongroise. Quant aux peuples asservis des Balkans (Grecs, Serbes, Roumains, Bulgares), ils ont, certes, perdu leur indépendance, mais les Turcs leur ont laissé leur langue, leur religion (le christianisme orthodoxe), parfois leur propre administration, se contentant d'occuper militairement les points importants et de prélever sans ménagements capitation et autres impôts.

Au nord de la Crimée sous vassalité turque et à l'est de la Pologne, le grand-duché de **Moscovie**, ou grande principauté de Moscou, ne s'étend encore que sur une partie de la plaine russe autour de Moscou. Ivan III (1462-1505) se fait le « rassembleur de la terre russe ». Il annexe plusieurs principautés proches de sa capitale, impose sa suzeraineté à plusieurs princes jusque-là vassaux de la Lithuanie, se fait reconnaître « souverain de toute la Russie » par le roi de Pologne, rejette le joug des Mongols de la Horde d'or (1480). Enfin, après son mariage, en 1472, avec la nièce du dernier empereur byzantin, il se présente comme l'héritier des empereurs de Byzance et le défenseur naturel de tous les chrétiens orthodoxes. Cependant, la Moscovie reste encore un État continental, très à l'écart de l'Europe, sans ouverture ni sur la mer Noire ni sur la mer Baltique (dont les rives orientales appartiennent soit à la Suède, soit aux chevaliers Teutoniques).

L'Afrique et l'Asie – L'**Afrique septentrionale**, du Maroc à l'Égypte, est connue depuis longtemps des Européens. C'est le domaine de l'Islam, mais des relations commerciales se sont établies en dépit de l'opposition fondamentale qui continue à opposer Islam et Chrétienté : des marchands chrétiens sont installés notamment à Marrakech, à Tunis, à Alexandrie. Ils échangent les produits européens, au Maghreb contre l'or de Guinée qu'apportent les caravanes soudanaises, à Alexandrie contre la soie et les épices d'Extrême-Orient apportées par les marchands arabes. De plus, Ceuta est forteresse portugaise depuis 1415. Au-delà du Sahara, c'est l'immense **continent noir**, inconnu des Européens à l'exception de son littoral occidental que les Portugais explorent peu à peu. L'Islam y progresse depuis l'Inde, l'Égypte et le Maghreb, et a atteint le Tchad et le Nigeria. À côté du groupement en tribus, quelques grands empires noirs se sont constitués autour de Tombouctou, puis ont disparu : l'empire du Mali au xiv^e siècle, puis l'empire de Gao au xv^e. Plus au sud, le royaume du Congo, avec une large façade côtière, et, en Afrique orientale, le royaume du Monomotapa, sur le Zambèze, ne résisteront pas au contact avec les Portugais.

L'**Asie** est le continent des contrastes, avec d'immenses zones presque vides et livrées au nomadisme et trois principaux foyers humains, le Japon, la Chine et l'Inde. Au Japon, les shoguns Ashikaga, au pouvoir depuis 1338, sont incapables de doter le pays d'un gouvernement fort, ce qui n'empêche pas la reprise des échanges commerciaux fructueux avec le continent. La Chine, avec près de 70 millions d'habitants, est presque aussi peuplée que l'Europe. Sous la dynastie des Ming depuis 1368, le pays est divisé en provinces, préfectures et cantons. Tous les magistrats et fonctionnaires sont agents du pouvoir central et recrutés par concours. À la cour, le rôle des eunuques est prépondérant, notamment à chaque changement de règne. La société, très hiérarchisée, est divisée en ordres : au sommet, les fonctionnaires, puis les paysans, enfin les artisans et les marchands. En fait, les paysans, de beaucoup les plus nombreux, sont aussi les plus malheureux. Alors qu'au xiv^e siècle les marchands chinois sillonnent la mer de Chine et une partie de l'océan Indien, à la fin du xv^e la Chine tend de plus en plus à se replier sur elle-même. La péninsule indienne, peuplée de quelque 100 millions d'habitants, est divisée en États musulmans et hindous rivaux. Bien adaptés au pays, les chefs musulmans font régner la prospérité. Partout, une brillante civilisation résulte de la coexistence de l'hindouisme et de l'Islam, les princes, quels qu'ils soient, protégeant le plus souvent artistes et écrivains des deux communautés.

Cependant, tout autour de l'**océan Indien**, des côtes orientales d'Afrique à l'Insulinde, de l'Inde à Madagascar, l'expansion de l'Islam se poursuit pacifiquement par l'intermédiaire des marchands arabes ou musulmans. De leur côté, depuis le xiii^e siècle et la constitution en Asie de l'empire mongol, des marchands chrétiens, surtout génois et vénitiens, commercent directement avec l'Extrême-Orient grâce à la « route de la soie » qui relie la Chine à la Crimée et à l'Asie Mineure à travers toute l'Asie centrale. Gênes et Venise possèdent des comptoirs en Crimée (Caffa notamment) et des colonies (groupes de quelques marchands)

en Inde et en Chine. Mais ce commerce est perturbé à la fin du xiv^e siècle par les conquêtes de Tamerlan (1336-1405); et les marchands européens sont de plus en plus tributaires des marchands arabes qui, par la mer Rouge ou le golfe Persique, apportent les produits d'Asie en Méditerranée orientale, à Alexandrie, Tripoli, de Syrie ou Smyrne.

Le monde inconnu des Européens – Le voyage de Christophe Colomb en 1492 est la première étape de la découverte par les Européens d'un nouveau monde, inconnu d'eux jusqu'alors. A la fin du xv^e siècle, l'Amérique est un continent peuplé de plusieurs millions d'habitants, mais très inégalement occupé puisque 80 % de cette population vivent sur les hauts plateaux, du Mexique au Pérou. Cette différence dans l'occupation du sol traduit aussi un vif contraste entre les civilisations relativement rudimentaires des Indiens d'Amérique du Nord, des Caraïbes ou du Chili, et les civilisations évoluées des Mayas, des Aztèques et des Incas. Les **Mayas**, installés dans la péninsule du Yucatan, ont créé aux xii^e-xiii^e siècles, avec l'appui des Toltèques, un puissant empire, siège d'une brillante civilisation (monuments religieux de Palenque et de Chichen-Itza). Mais, à la suite d'une série de révoltes au début du xv^e siècle, l'empire maya s'est divisé en plusieurs petits États qui n'offriront qu'une très faible résistance aux conquérants européens.

L'**empire aztèque** est de création récente : c'est au xiv^e siècle que les Aztèques venus du Nord ont peu à peu étendu leur domination à tous les peuples des plateaux du Mexique central, depuis leur capitale, Tenochtitlan, qui compte 500 000 habitants vers 1500. L'économie repose sur la culture du maïs et du manioc, du cacao, du coton et du tabac, et sur l'exploitation et le travail de l'or, de l'argent et du cuivre. La société est soigneusement hiérarchisée, depuis les prêtres et les guerriers, tous Aztèques, jusqu'aux esclaves, appartenant aux peuples vaincus. La religion, qui emprunte beaucoup de ses éléments aux Mayas et aux Toltèques, est dominée par de nombreux dieux, notamment Huitzilopochtli et Quetzalcoatl, à qui il faut offrir des sacrifices humains au sommet de temples pyramidaux. Les victimes sont fournies par les guerres contre les peuplades voisines. Les Aztèques sont ainsi condamnés à la conquête, mais de ce fait leur empire fondé sur la violence reste fragile, les peuples soumis attendant l'occasion de se révolter.

Sur les hauts plateaux péruviens, l'empire Quichua ou **Inca** est à son apogée. Depuis Cuzco, la capitale, les Quichuas ont étendu leur domination sur tout le littoral et les vallées andines, de Quito à l'actuelle Bolivie. L'empire est dirigé par une caste sacerdotale, les Incas, fils du Soleil, et par leur chef, l'Inca suprême. Les deux tiers des terres leur appartiennent et sont exploitées par corvées. La religion est fondée sur le culte du Soleil. Toute la vie est soigneusement réglementée par une armée de fonctionnaires nommés par l'Inca suprême, cette centralisation étant facilitée par un excellent réseau routier. A la fin du xv^e siècle, l'empire Inca est en pleine prospérité. Ainsi, les grandes civilisations précolombiennes présentent, à côté de traits archaïques (ignorance de la roue, du fer, absence d'écriture, rareté des animaux domestiques), des caractères très évolués :

Le monde à la fin du XV^e siècle

croyances religieuses et formes d'organisation socio-politique très élaborées, connaissances poussées en astronomie, en architecture, en métallurgie des métaux non ferreux, en tissage, en céramique. Le contact avec les Européens sera désastreux pour ces civilisations nullement préparées à ce choc brutal.

- 1492 Christophe Colomb aborde le Nouveau Monde
1498 Vasco de Gama atteint Calicut
1519-1522 Tour du monde par Magellan-El Cano
1519-1520 Conquête du Mexique par Cortez
1531-1533 Conquête du Pérou par Pizarre

2

LES GRANDES DÉCOUVERTES

Mus par des mobiles à la fois économiques et religieux, les Portugais cherchent à atteindre l'Asie par mer en contournant le continent africain. Ils y réussissent après un siècle d'exploration méthodique de la côte occidentale d'Afrique : en 1498, Vasco de Gama arrive en Inde après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. De son côté, Christophe Colomb, cherchant pour le compte des rois d'Espagne la route de l'Asie par l'ouest, se heurte à un nouveau monde, inconnu jusque-là des Européens. Les grandes découvertes aboutissent ainsi à l'éclatement de l'Europe sur le monde et à la mise en place d'une économie mondiale dont l'Europe est le moteur et le bénéficiaire.

LES MOYENS ET LES BUTS DES GRANDES DÉCOUVERTES

Les moyens et les buts des grands voyages maritimes de découverte sont inséparables les uns des autres : ces voyages n'auraient pu avoir lieu sans que soit réuni un minimum de conditions techniques, mais surtout sans que de puissants mobiles ne poussent les découvreurs sur des mers inconnues et pleines de mystères. De plus, moyens et buts ont évolué au cours de l'aventure, c'est-à-dire depuis les premiers voyages portugais du début du xv^e siècle jusqu'au tour du monde de Magellan-El Cano en 1519-1522.

Les moyens techniques – Aucune révolution technique n'est à l'origine des grandes découvertes, mais la mise en œuvre progressive de **connaissances** et d'outils acquis souvent depuis longtemps et perfectionnés au gré des besoins et de l'expérience. S'il est vrai que les hommes du Moyen Age ont cru longtemps que la Terre était un disque plat, cette opinion a reculé dès le xiii^e siècle grâce notamment aux travaux d'Albert le Grand et de Roger Bacon qui en reviennent à l'affirmation des Grecs, d'Aristote (iv^e siècle av. J.-C.) à Ptolémée (ii^e siècle ap. J.-C.), selon laquelle la Terre est une sphère, dont la circonférence à l'équateur est d'ailleurs sous-évaluée par Ptolémée. Au début du xv^e siècle, l'humaniste Pierre d'Ailly reprend les idées de Ptolémée dans son *Imago mundi*, ouvrage composé vers 1410 et largement diffusé au cours du siècle, avant d'être imprimé en 1483.

Par ailleurs, depuis le début du xiv^e siècle, les caravaques et les galères méditerranéennes, mues à la rame et à la voile latine triangulaire, s'aventurent dans l'Atlantique, par le détroit de Gibraltar, vers les ports de l'Europe du Nord-Ouest, bien qu'elles soient mal adaptées aux grandes houles océanes. De leur côté, pénètrent en Méditerranée les coques de la mer du Nord et de la Baltique, vaisseaux ronds de haut bord, pourvus d'un ensemble complexe de voiles carrées et, depuis le xiii^e siècle, du gouvernail d'étambot. Tirant parti de cette double expérience, les Portugais mettent progressivement au point, vers 1420-1440, la **caravelle**, vaisseau de petite taille, de forme allongée, doté d'un bordage élevé, d'un gouvernail d'étambot et de voiles latines. Au cours du siècle, la caravelle devient un peu plus grande et est pourvue d'une voilure mixte (voiles carrées pour l'allure, voiles latines pour la manœuvre), mais elle reste un navire de petit tonnage (100 à 150 tonneaux), dont les qualités maîtresses, essentielles dans les voyages de découverte, sont la maniabilité et la capacité de naviguer par tous les vents.

Les techniques de **navigation** sont celles utilisées depuis longtemps en Méditerranée : la boussole, invention chinoise introduite au xiii^e siècle par l'intermédiaire des Arabes; les cartes portulans, œuvres des cartographes génois ou catalans, qui indiquent la position précise des ports et la route à suivre pour aller de l'un à l'autre; la navigation à l'estime en fonction de la vitesse calculée empiriquement. En effet, la navigation astronomique ne semble pas antérieure à 1480. En revanche, avant cette date, les Portugais multiplient, au sol, les calculs de la latitude grâce